

# Nietzsche, pourfendeur de la parité

Ndéné MBODJI  
Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Sénégal

---

## Résumé

Aucune tradition philosophique n'ignore la question du genre, c'est-à-dire des représentations concernant les rapports entre l'homme et la femme. Généralement, la philosophie ressemble à un domaine qui n'est pas faite pour la femme. Mais les écrits de Frédéric Nietzsche ne perpétuent pas cette méprise. Certes F. Nietzsche ne défend pas la parité qui est pour lui une dangereuse idée d'origine chrétienne. Mais il conseille aux femmes de vivre de leurs libres et nobles instincts primordiaux.

**Mots-clés :** démocratie, égalité, femme, instinct, socialisme.

## Abstract

No philosophical tradition ignores the question of gender, that is to say representations concerning the relationships between men and women. Generally, philosophy resembles an area that is not made for women. But Frédéric Nietzsche's writings do not perpetuate this mistake. Admittedly F. Nietzsche does not defend parity which is for him a dangerous idea of Christian origin. But he advises women to live by their free and noble primordial instincts

**Keywords :** democracy, equality, woman, instinct, socialism.

## **Introduction**

Au Sénégal, les phalocrates se souviendront longtemps d'Abdoulaye Wade, l'ancien président. Ils critiquaient beaucoup sa loi sur la parité. Ils trouvaient obscurs les soubassements de cette loi votée en période de campagne électorale. À cet instant et sans être misogyne, une de nos contributions<sup>1</sup> avait ce titre provocateur : « la parité, ce gagne-pain des poules ». Elle abondait presque dans le sens de ces contestataires de la parité. Elle expliquait que les femmes n'avaient pas besoin d'un système de tutorat quelconque. De nombreux indicateurs montrent qu'elles se prennent en charge, qu'elles s'imposent naturellement. En lisant aussi certains aphorismes de Frédéric Nietzsche, nous découvrons d'autres arguments concordants et renforçant nos convictions à propos d'une différence des sexes profondément entretenue par des valeurs culturelles ou religieuses. En généalogiste, il condamne tout discours qui exige l'égalité. Paradoxalement, il renseigne que c'est cette exigence de parité qui affaiblit la femme en corrompant une chose importante qui existe naturellement chez elle : un instinct aristocratique féminin. Dans cet article, nous verrons que F. Nietzsche a anticipé sur les débats modernes liés au genre. Comment percevait-il tous ces types de discours qui défendaient la parité? Pourquoi invitait-il les femmes à renoncer à la lutte paritaire ? Qu'est cet instinct aristocratique féminin dont il parle ? Ces différentes interrogations seront abordées. Elles permettent d'apprendre sur les précurseurs de l'égalité, sur la Révolution française, le socialisme, la démocratie. Elles révéleront que F. Nietzsche est un pourfendeur de la parité qui prône le retour aux inégalités, le retour d'un ordre dit naturel et antérieur.

### **1. Révolution française ou révolution des femmes**

La Révolution française a eu lieu en 1789. Albert Camus (2010, p. 116) explique que cet événement majeur avait une mission spécifique. Ses pionniers se battaient pour une Europe de liberté, de bonheur, de paix. Beaucoup d'intérêts étaient accordés à cet événement qui a influé sur de nombreux autres moments de l'histoire. Donc des incidences révolutionnaires ont existé. Par exemple, l'égalité entre homme et femme a été réclamée. Aux lendemains de la Révolution française, la féministe Mary Wollstonecraft rédigeait la *Défense des droits de la femme*. Il s'insurgeait contre une haute société qui facilitait l'abrutissement des facultés des femmes éduquées dans le seul but de plaire. Comme s'il existait une nature authentique de la femme à retrouver, de nombreuses élites communiquaient qu'il était temps que les femmes luttent pour devenir aussi libres et aussi perspectivistes que leurs époux. En quelque sorte, la

---

<sup>1</sup> Article de 2012 publié dans le quotidien Walfa d'jrinuméro 6122.

Révolution française a été salvatrice pour la femme qui pense être aussi importante que quiconque.

Mais elle a marqué les esprits différemment. Elle n'a pas, pour tous, la même signification. Émile Zola (2003, p. 184) et Cheikh Hamidou Kane (1961, p. 92) portent un regard différent sur elle. Ils s'interrogeaient ainsi : est-ce tous les citoyens n'étaient pas égaux depuis la Révolution ? Avec le vingtième siècle, est-ce le grand soir de la révolution qui s'annonce ? Après ces deux interrogations, connotant la critique, Amadou Hampaté Bâ (1986, p. 43) s'indigne contre cette Révolution présentée comme une période charnière dans les défenses des droits de la femme. Il exprime ce message accusateur et insultant : « cette putain de Révolution française [...] m'a frustré ». Donc pour nous, le sens de cette Révolution mérite d'être reconsidéré. F. Nietzsche (2000) écrit qu'elle n'avait pas fait que des heureux. Elle marque le début des intelligences des mouvements d'opposition moderne. Elle était le creuset de tout ce qui est qualifié aujourd'hui d'idées modernes. Elle avait inspiré de grandes révoltes. Les esclaves et surtout les femmes pensaient avoir reçu de cette Révolution, solennellement et sans réserve, le sceptre d'un pouvoir. Au-delà de ce triomphalisme corporatiste, F. Nietzsche (2004, p. 917) est persuadé que « l'estime et la joie de la parité », ces idées d'égalité et de liberté, portées par la Révolution française, étaient dangereuses pour la condition féminine, pour la volonté de vaincre de la femme. La femme est pour lui naturellement libre et fière. Chez elle, existaient un esprit de gaieté et un instinct de domination plus anciens que ces nouvelles valeurs révolutionnaires. Dans ce cas, tout discours moderne qui prétend défendre des droits de la femme peut être pris comme une farce. La Révolution française serait donc une grosse plaisanterie ou une ruse qui dissimulerait ses raisons profondes. D'ailleurs, elle est présentée dans les écrits de F. Nietzsche (2004, pp. 192-233) comme une continuatrice des enseignements d'un christianisme qui a prêché très tôt le « service égal », qui a longtemps accordé « à tout une égale importance [...] une importance trop grande ». Dans la pensée nietzschéenne, c'est cette religion qui est à l'origine du premier soulèvement des esclaves contre les maîtres, c'est elle qui a créé la croyance en l'égalité. Ce qui signifie qu'avec la grande importance accordée aux femmes sous la Révolution, il faut voir désormais un transfert, voire une modernisation de la vieille croyance religieuse en une justice d'égalité. À cause de son caractère plébéien et en raison de sa valeur plébéienne, cette idée d'égalité nie, d'après Eugen Fink (1965, p. 159), la hiérarchie, le naturel, la différence. Or ces proportions donnaient sens à la vie et étaient les traits invincibles de la nature. De ce fait, la notion d'égalité est une menace pour les dons naturels de la femme.

En reprenant cette idéologie religieuse, la Révolution française dénature et dépouille une femme de valeur aristocratique. Elle la neutralise en quelque sorte. Contrairement aux opinions d'une majorité, elle finit chez F. Nietzsche par devenir un pur symptôme de décadence. Elle est loin d'ennobler une espèce féminine qu'elle prétendait vouloir réhabiliter. En faisant l'éloge de l'égalité des droits, en parlant d'égalité des sexes ou de parité, elle supprime à son tour toutes les formes de différence naturelle. Voici le renversement d'ordre opéré : hommes et femmes, qui étaient inégaux dans un ordre dit naturel et antérieur, deviennent égaux devant le nouvel ordre dit civil et révolutionnaire. Les parrains [le christianisme et la Révolution française] de cet ordre du renversement des droits ne veulent plus entendre parler d'inégalités, d'ordre antérieur et naturel, de femmes soumises ou opprimées. Ils voulaient mettre fin à tout discours qui présente la femme comme un objet. Après le christianisme et sous la Révolution, la femme n'est plus pupille d'aucun père, d'aucun époux, d'aucun fils, d'aucune communauté. Elle ne devait plus être placée sous la tutelle d'un homme. Cette croyance circulait : la femme avait atteint maintenant l'âge de la majorité. Elle était devenue mûre. Cette croyance à l'égalité avait fait des émules. E. Fink (1965, p. 165) la considère comme la cause du « déchaînement de la révolte plébéienne ».

Influencées par ces valeurs révolutionnaires, les femmes, qui étaient réduites en esclave ou perçues comme le sexe inférieur dans de nombreuses cultures, soutenaient tout discours de défense de leurs droits. En puissantes forces réactives, elles aspiraient massivement à l'émancipation. Elles voulaient aussi leur *temps* de gloire. Selon F. Nietzsche (2000), ces moments de défense du service égal ont des conséquences. La femme aura une trop grande importance au dix-huitième siècle. Les débats publics portaient sur les nouvelles ambitions des femmes émancipées. Les générations de ce siècle les respectaient. En voyant cette ascension, Jacques Derrida (1967, p. 251) reconnaîtra qu'il y a eu une société moderne où « l'ordre a été renversé par la femme ». Cette réappropriation nous amène à parler d'une révolution des femmes et non des Français. La Révolution a bien profité aux femmes. La question du genre n'est plus imaginée en termes de dualité entre homme et femme, entre maître et esclave. Elle est devenue perspectiviste. Loin de s'estimer inférieure, la femme moderne revendique une égalité parfaite avec l'homme. F. Nietzsche (2004, p. 846) trouve que cette femme qui était considérée comme « inférieure se met en parité avec quelqu'un de [soi-disant] supérieur ». La femme espère même vivre dans une société de puissance maternelle remplaçant la domination patriarcale de Wassyla Tamzali (2009, p. 40). Elle croit pouvoir remplacer l'homme. Elle jure d'être capable de jouer ce rôle d'autorité féminine.

Nous sentons à travers cette prétention le désir de transformer les hommes en femmes, de réduire tout en femme, en femme avec des qualités masculines.

Pour F. Nietzsche (2000), cette « femme-commis » se transforme inconsciemment en objet, voire en instrument de son besoin sombre consistant à vouloir faire comme les hommes. Elle renie au charme de son genre, de sa valeur fondamentale, de son être-femme, de son identité singulière. Cela est le signe du déclin de la nature féminine, « la femme renonce à être femme », renonce à une essence féminine aristocratique. Cette position mettant en parité la femme avec quelqu'un de soi-disant supérieur est de ce fait regrettable. Elle montre que ce féminisme se trompe de combat. Le statut réel de la femme a été dénaturé par la Révolution française. Ses dons naturels sont été négligés au profit d'artificielles lois peu intelligentes et vitales. Pourtant J. Derrida (1967, p. 252) est convaincu que les « femmes elles-mêmes gagneraient à ce que la république restaure l'ordre naturel ». Elles ne devaient pas être dans l'euphorie d'une exagération révolutionnaire. Au fond, la Révolution a été négative pour les femmes. Elle les a robotisées. Elles se sont laissé emporter par l'idée d'une parité défendue au cœur d'un complexe système normatif masculin. É. Zola (pp. 87-159) n'a pas eu tort d'écrire qu'après les croyances révolutionnaires, il y a eu « des catastrophes révolutionnaires ». D'après F. Nietzsche (2000), la Révolution française n'est pas parvenu à imposer la parité. Mais elle a réussi à communiquer l'idéologie de défense des droits de la femme au socialisme et à la démocratie. Les pionniers de ces phases transitoires de l'histoire ont fait rêver aussi la femme. Après la Révolution, Michel Onfray (2006, p. 106) renseigne que « Nietzsche s'en prend également au socialisme », cet allié du christianisme, défendant également sa parité.

## **2. Socialisme ou déclin des instincts féminins**

Après avoir critiqué sévèrement la Révolution française, F. Nietzsche (2006) reconduit son réquisitoire face au socialisme. Ce mouvement politique prône lui aussi l'égalité des individus. Ses militants parlaient même de cette parité sur tous les murs. Ils en espéraient beaucoup de jouissances, de plaisirs subtils rarement goûtés. L. S. Senghor<sup>2</sup> a parlé des croyances de ces socialistes qui croyaient à la liberté, à l'égalité des sexes et des chances. Ces socialistes pensaient que seules ces valeurs communes pouvaient améliorer les conditions de leur vie. D'ailleurs le socialisme voulait être regardé comme une seconde révolution, une autre terre promise. F. Nietzsche (1982, p. 258 ; 2004, p. 935) écrit que ce socialisme œuvrait pour une « société libre » et des « lots de terre égaux ». Cette ambition exagérée amène J.

---

<sup>2</sup> Lire le *Colloque sur les politiques de développement et les diverses voies africaines vers le socialisme*, Dakar, Présence africaine, 1963, p. 12.

Derrida (1967, p. 200) à parler d'un rêve « de socialisme utopique ». C'est ce socialisme utopique, avec ses idées paritaires, qui heurtera les convictions élitistes de F. Nietzsche (1982, p. 269). Il traite ce régime politique de bras armé du christianisme. C'est cette religion qui est à l'origine de ce discours d'égalité et de parité. C'est elle qui a inspiré certains régimes politiques qui flattent par exemple l'orgueil des femmes. Au niveau du paragraphe 34 du *Crépuscule des idoles*, on peut lire qu'il n'existe aucune différence entre chrétiens et socialistes. Dans la préface de *L'Antéchrist* cette égalité est confortée. Il est communiqué que le message du socialisme est défavorable à tout instinct naturel vital. Il encourage la survie végétative du vieil homme ou de l'homme chrétien. Il perpétue surtout le discours religieux de l'égalité des sexes. Après la Révolution française, ce socialisme défend la suppression des différences pour construire une société parfaite. Dans cette prétendue société parfaite, Charles Andler (1958, p. 379) informe que « toute différence de caste, de classe ou de race s'évanouit. Les aptitudes se nivellent ».

Du coup, ce discours s'oppose aux inégalités, au retour à un ordre naturel antérieur. Il est contre toute idée d'aristocratie naturelle des femmes. Dans ce cas, on ne pourra pas empêcher M. Onfray (2006, p. 107) d'écrire que « christianisme et socialisme sont frères de sang. Tous deux participent aux mêmes forces de déclin et d'anémie » de l'espèce. Ils manifestent la même volonté de neutraliser les forces positives pour mieux promouvoir une parité promue au départ par un idéal ascétique. Les instincts guerriers des femmes sont neutralisés au profit d'une forme d'égalité inoffensive. Ils sont domptés par le socialiste, ce marchand vociférant d'orviétan social. La question de la forte fécondité même de la femme est méprisée. Dans un tel socialisme tueur de force, C. Andler (1958, p.463) est persuadé que les instincts aristocratiques de la femme cessent automatiquement d'être purs.

En véritable pourfendeur de ces pionniers de la parité ou de l'égalité, F. Nietzsche (1981) soutient que tout ce qui vise à éliminer les inégalités et à détourner la volonté de puissance naturelle est une mesquine et monstrueuse « tendance à la *commune* ». Le socialisme ressemble à cette tendance à la commune. Il ne veut plus voir cette femme, « Mère nature », théorisée par Nicolas Walzer (2010, p. 152). On allait écrire qu'il s'intéresse à une femme domptable. Ce qui est contraire à la vision nietzschéenne de l'être. En pensant au vocabulaire sexiste de Catherine Malabou (2009, p. 81), nous voulons soutenir que F. Nietzsche (1982, p. 99) semble vouloir ressusciter la noble nature féminine. À ce propos, ses écrits attirent l'attention et n'arrêtent pas de communiquer sur l'histoire de cette femme de sentiment noble qui n'a pas besoin d'un système de parité pour exister. Seulement, des lois sévères des

hommes, contestées par Louise Labé (1986, p. 41), ont neutralisé cette noblesse qui n'est plus en acte mais en puissance chez la femme. Comme si F. Nietzsche (1982, p. 101) ne voulait pas être aveuglé par les limites des lois empiriques, il reconnaît qu'il « pourrait exister des femmes aux âmes sublimes, héroïques, royales, aptes et prêtes à des répliques, à des résolutions, à des sacrifices grandioses, aptes et prêtes à dominer les hommes ». Il n'a pas eu tort d'être prudent au sujet de la disparition des femmes aux âmes sublimes.

Ces femmes héroïques existent toujours. Hannah Arendt (2006, p. 26) en parle ainsi : « la contribution féminine à cet universel au cours des siècles passés est loin d'être négligeable ». Par exemple : Héloïse et Thérèse d'Avila étaient des femmes d'esprit. La poétesse grecque Sapho, Madame de Sévigné, Marie Shelley, George Sand étaient des femmes de lettres. La Béatrice de Dante et Madame Roland étaient des femmes d'inspiration. L'athénienne Lysistrata, Jeanne d'Arc, Flora Tristan, Rosa Luxembourg étaient des femmes d'action. Il y avait aussi des femmes de gouvernement et de pouvoir comme Cléopâtre, l'impératrice chinoise Vu Zetian, Christine de Suède, Cathérine II de Russie. Même en Afrique, il existe effectivement une grande histoire de femmes prêtes à des sacrifices grandioses. Elle est généralement ignorée ou peu transmise. Dans l'histoire de ces âmes sublimes, Ibrahima Baba Kaké (1975, pp. 17-103) présente la grande Zingha, reine du Matamba, solide souveraine d'Afrique noire, talentueuse, dotée d'une vivacité d'esprit peu commune. Son allure forçait le respect. Son royaume craignait sa main de fer. Habitée aux grandioses sacrifices, elle était capable de lever 50 000 fantassins. Elle gouvernait des provinces entières. Son sens de la guerre et celui de la diplomatie étaient uniques. Pour l'indépendance de l'Angola, 42 ans de guerre l'opposaient au Colonisateur portugais. Boubacar Barry (1972) quant à lui rappelle que le royaume du Waalo, comme peuple autonome, avait pour seule chef une femme. Elle s'appelait Ndaté Yalla Mbodj. Elle était l'une des premières forces de résistance que les Français rencontrèrent dans leur politique de colonisation au Sénégal. Ce leadership des femmes avait déjà poussé François Poullain De la Barre (2010, p. 5) à défendre que « les femmes sont aussi nobles, aussi parfaites, et aussi capables que les hommes ». Au plus haut point, elles possédaient des qualités prêtées généralement aux hommes, c'est-à-dire l'esprit d'organisation et la capacité de diriger. Elles avaient aussi l'obstination et le sens pratique prêtés souvent aux femmes. C'est en rapport avec cette noblesse antérieure que Schiff Mario (1910, p. 51) faisait l'éloge du mérite de ces femmes vertueuses qui n'ont même pas besoin des hommes pour exister. Par le passé et à force de volonté, elles ont déjà régné.

En partie, cette histoire aristocratique de la femme fonde les critiques de F. Nietzsche (1982, p. 270 ; 2004, p. 939) contre toute politique paritaire. Il s'indigne contre un régime socialiste falsificateur d'histoire. Il affirme fermement qu'il est insensé de parler de droits communs et de parité. Ces droits n'existent pas. Ce sont des individualités qui existent. C. Andler (1958, p. 378) considère le socialisme comme un « régime social corrompu ». L'essence de l'être est différenciée. Le passé n'a jamais mis en avant la différence des sexes en termes d'infériorité et de supériorité, en genre masculin ou féminin. Il reconnaissait juste l'essence de l'être comme volonté de puissance. Tout genre a une volonté de puissance singulière. La question qui intriguait profondément F. Nietzsche (2000, p. 193) serait celle-ci : pourquoi devrait-on continuer à croire que le bonheur du genre dépendrait de la parité ? Après avoir condamné le socialisme tuant les instincts aristocratiques, Angèle Kremer-Marietti (1999, p. 95) rappelle que la vie est volonté de puissance, force instinctuelle, instincts guerriers indomptés, grande vitalité. Mais F. Nietzsche (2004, p. 802) précise que cette peste socialiste est encore là pour affaiblir toute perspective surhumaine. Cet affaiblissement fait dire à C. Andler (1958, pp. 66-379) que le socialisme a échoué parce qu'il n'a pas réussi à insuffler aux femmes « un virus de force » et que dans le socialisme la vie « s'étouffe dans les lacets qu'elle se met au cou savamment ». Ce socialisme travaille pour l'anéantissement des impulsions individuelles. Nous verrons qu'il n'est pas seul dans ce projet puisque le régime démocratique est une autre héritière de l'étouffante parité.

### **1. Démocratie ou atrophie instinctuelle**

Pour F. Nietzsche, jadis la femme n'était pas comparée à l'homme. Elle n'était pas réduite à une valeur supérieure ou inférieure. Elle était simplement un genre particulier, une valeur sûre, une nature aristocratique bénéficiant semble-t-il des secrètes faveurs de l'être. E. Fink (1965, p. 163) divulgue que la distinction homme et femme existait « depuis des temps immémoriaux » ; mais elle n'était pas abordée sous cet aspect de la dépendance naturelle. Elle n'avait jamais signifié que la femme devait être livrée à l'homme comme un cadeau de Noël. C'est l'évolution des représentations qui a toujours changé les paradigmes de la question du genre. À un moment, la femme était placée sous la tutelle de l'homme. À un autre moment et cette fois-ci autour d'elle, la parité a été exigée. Ce dernier moment correspond aussi à celui de la démocratie. Le mouvement démocratique ne défend pas le visage d'un genre des temps immémoriaux. Il développe autrement les opinions de la Révolution française et du socialisme. Il est contre toutes les différences, contre toutes les hiérarchies. Il véhicule une vision laïcisée de l'égalité des âmes.

Chez C. Andler (1958, p. 375), le démocrate s'exprime ainsi : « nous sommes tous égaux » ; « nous sommes tous de pauvres sires. Le troupeau des bêtes égoïstes, c'est nous ». Chez F. Nietzsche (1982, p. 276), la démocratie fait penser à la femme, au peuple, au public, au troupeau, à la bête électorale. Dans ce système « la conscience même la plus personnelle y succombe à la magie nivelante du *plus grand nombre* ». Il n'y a plus de subordination naturelle de la femme. Contrairement aux propos de John Stuart Mill, dans *De l'assujettissement des femmes*, la femme n'est plus naturellement soumise à l'obligation d'obéir. Elle se retrouve dans une période qui fait de la parité le moteur de la vie. S. Mario (1910) soutient que « l'homme et la femme sont des créatures équivalentes. Tous deux sont nécessaires à la propagation de l'espèce », aucun des deux ne l'emporte sur l'autre. En préconisant cet égalitarisme, cette démocratie se transforme en régime qui s'oppose à la nature, aux temps immémoriaux, aux inégalités. Elle bouleverse systématiquement ce que F. Nietzsche (1981) considérait comme une « loi [véritable] des sexes », cette volonté de puissance qui a fait de l'homme et de la femme deux sexes opposés, deux réalités différentes. En clair, F. Nietzsche (2004, p. 939) explique que « la démocratie veut procurer et garantir l'*indépendance* à un aussi grand nombre d'individus que possible, l'*indépendance* des opinions, de la façon de conduire et de gagner sa vie ». En lisant le paragraphe 38 du *Crépuscule des idoles*, l'idée du bien-être, derrière cette volonté d'*indépendance*, est restée longtemps le rêve des femmes. Les femmes pensaient être faites également pour la politique, la musique, la peinture, l'écriture, la création et la connaissance. C'est ce qui ressort de leurs secrètes conversations rapportées par F. P. De la Barre (2010, p. 5). Elles ne communiquent plus qu'elles « n'ont point de part aux sciences ni aux emplois » ou qu'elles n'en sont pas capables. Elles ne disent plus avoir moins d'esprit que les hommes. Elles ne se montrent plus inférieures. L'intelligence n'a pas de sexe, disent-elles.

Grâce au vent de l'égalité démocratique, elles croient pouvoir taire tout discours misogyne. Elles ne veulent plus entendre parler de positif et de négatif, de garçons à droites ou de filles à gauche, de mère nature ou de père nature. Elles souhaitent vivre dans une démocratie où aucune forme de supériorité de l'homme sur la femme n'existe ; où aucune supériorité de la femme sur l'homme ne sera envisageable ; où aucune femme ne sera confinée dans un domaine. L'égalité est institutionnalisée dans cette démocratie. Il est le seul sexe qu'il faut à tous ou c'est un seul sexe qu'il faudra à tous. C'est une généralisation de la mixité qu'il faut imposer. Il n'est plus question de parler des hommes en oubliant les femmes, écrit Carole Dely (2008). Le régime démocratique ressemblerait à un paradis pour les femmes et un

véritable théâtre pour leur combat de la parité. Sous ce régime, S. Mario (1910, p. 40) voit que la femme a le droit de penser, d'acquérir cette habitude de l'application au travail que donne l'étude et cette souplesse d'esprit que les hommes n'ont pas voulu lui laisser prendre.

Chez F. Nietzsche, une telle philosophie de l'égalité est absurde. Elle ne correspond nullement au sens de la vie. Elle met en danger les conditions de possibilité et de maintien de cette vie qui se perpétue grâce aux différences et aux rivalités naturelles. Elle n'est qu'une vision réactive pour s'accommoder à un monde de dissemblances souvent craint. D'après A. Kremer-Marietti (1999, p. 264), l'erreur serait d'interpréter cette *nécessité* « des concepts, des espèces, des formes, des fins, des lois comme si avec elle nous étions en mesure de fixer le monde vrai ». F. Nietzsche conseillait déjà dans le *Crépuscule des idoles* de ne jamais laisser égaliser les inégalités. Mais flouée par le mirage de la terre promise de la parité et bercée par la douce parole démocratique, la femme *rétropédale* en oubliant qu'elle était naturellement noble, naturellement parfaite, naturellement apte. En parlant de parité, elle semble s'auto flageller. Elle refuse de s'assumer. Elle abandonne son être actif d'origine pour confier sa vie à une démocratie qui prétend l'offrir des droits, de la liberté, de l'autorité. F. Nietzsche (2001, p. 273) pense que cette promesse démocratique n'est rien d'autre qu'un « affaiblissement, [un] effritement graduel des instincts primordiaux ». Plus exactement, C. Andler (1958, p. 379) fait savoir que « la démocratie dissout les classes [...] freine automatiquement sur la pente où elle roule ».

L'espace normé de la démocratie ne favorise pas l'essor de la femme, sa volonté, ses grandes responsabilités, ses distances, ses sacrifices, sa suprématie virile et guerrière. La parité est dangereuse pour son avenir. Son énergie vitale est en danger. La démocratie, au lieu de stimuler ses énergies, crée un déluge de paresse et de lassitudes. E. Fink (1965, p. 163) ne peut plus s'interdire d'affirmer que la démocratie ne profitera jamais à la femme. Elle est le symbole de l'impuissance, « de l'atrophie instinctuelle, de la perte des instincts, de l'anémie ». En réalité, elle ôte à la femme sa liberté de penser, la prive de ses propres projets librement constitués. Marie Savouret (1960, p. 28) avance que sous ce régime d'égalité la femme renonce à ses ambitions, perd son identité, sa pureté, son excédent de force. Elle se chosifie en se laissant guider par des principes d'un mouvement exogène. Elle trahit l'instinct du moi qui veut tout posséder, qui hurle ainsi à travers les écrits de F. Nietzsche (2004, p. 1121): « je suis maintenant en possession de ma parole, de ma lutte, de ma victoire ». F. Nietzsche (2004, p. 933) pense que cette démocratie déshumanise et dessèche la valeur féminine « jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un zéro ». Elle relève même d'un anachronisme,

d'un pur rêve à venir, « de quelque chose à venir [peut-être] ». Les femmes sont donc dans l'illusion. Elles témoignent là d'un comportement irresponsable. Elles avouent leur impuissance et veulent vivre comme des métaphysiciens.

Contre le discours paritaire des démocrates, F. Nietzsche (2004, p. 929) ironise même : « il y a quelque chose de désolé et d'uniforme sur le visage ». La parité de la démocratie serait défavorable à la noble nature féminine. Portée par ces courants de pensées réactionnaires, elle robotise et asservit le pouvoir féminin. La femme oublie que chacun accède à l'universel à partir de sa condition de femme ou d'homme. Révolutionnaires, socialistes et démocrates l'enferment dans des carcans idéologiques. Ils créent un milieu d'artifices éphémères. Ils la dépossèdent de ses facultés créatrices réelles. La femme se transforme en une aristocrate de naissance réduite à l'errance et à la décadence. Elle est réduite à la réaction, à l'envie des caractéristiques qui font penser à l'homme. Elle est dénaturée. C'est en fantôme qu'elle risque de continuer sa vie manipulée. S. de Beauvoir (1976, p. 195) a raison d'écrire qu'on a toujours réussi à insuffler des instincts de coquerie à la femme. D'après elle, la véritable féminité n'est rien qu'une pauvre pensée que la civilisation fabriquait « comme naguère on fabriquait des castrats ; ses prétendus *instincts* de coquetterie, de docilité, lui sont insufflés comme à l'homme l'orgueil phallique ». Ces propos renseignent sur le lugubre sort des femmes. La question du genre est bourrée de représentations toxiques. Des traitements sociaux sont à l'origine de toutes ces représentations. Si la différenciation sociale cessait, si tous étaient élevés de la même façon, il resterait peu des différences sexuelles et que toutes les vocations seraient communes ; tous feraient preuve d'originalité dans le génie ; tous seraient capables d'originalité, signale J. S. Mill (2005, p. 127). Pour retrouver la femme aristocrate, la solution vient de ces propos d'un personnage du paragraphe 68 du *Le gai savoir* de F. Nietzsche : « il s'agit de mieux éduquer les femmes ». Comme un archaïque, F. Nietzsche est un partisan de la préservation de la « femme sauvage » dont parle Jean-Baptiste Botul (2004, p. 87).

## **Conclusion**

F. Nietzsche est le véritable pourfendeur de la parité. Pour donner à sa critique une légitimité, il adopte une méthode philologique accusant les mouvements révolutionnaires d'avoir rendu possible le projet d'émancipation des femmes. Ces mouvements, qui n'ont fait que perpétuer des valeurs chrétiennes, ont provoqué le soulèvement des femmes qui ne rêvaient que de

parité. Pour F. Nietzsche, revendiquer une égalité et parler d'une société parfaite n'est qu'une prétention à la justice conduisant à des catastrophes révolutionnaires affaiblissant les instincts féminins primordiaux. Ces doctrinaires ont non seulement enlacé la nature aristocratique de la femme mais ils ont été incapables de stimuler ses énergies créatrices. Ils ne règlent finalement ni les inégalités ni les faiblesses. Ce sont des femmes robotisées qui sont retrouvées dans ces sociétés socialistes ou démocratiques promouvant des valeurs trop plébéiennes défavorables à tout penchant aristocratique. Rendre justice aux femmes reviendrait à remplacer le discours paritaire par une communication de la différence, de l'inégalité, de l'origine. Le discours paritaire et toute vision féministe calquée sur des caractéristiques masculines sont à abandonner. La femme ne doit jamais renoncer à être femme, c'est-à-dire : renoncer à une essence féminine aristocratique. Telle est la position du F. Nietzsche de M. Savouret (1960, p. 21) qui défend ici le retour aux droits naturels, aux instincts purs.

### Références bibliographiques

1. ANDLER Charles, 1958, *Nietzsche, III*, Paris, Gallimard.
2. ARENDT Hannah al., 2006, *L'Universel (au) féminin*, Paris, L'Harmattan.
3. BA AMADOU Hampaté, 1986, *L'étrange destin de Wangrin*, Paris, 10/18.
4. BABA KAKÉ Ibrahima (1975). *Anne Zingha*. Dakar/Abidjan : NEA.
5. BEAUVOIR Simone. de. (1976 [1949]). *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard.
6. BOTUL Jean-Baptiste, 2004, *Nietzsche et le démon de midi*, Paris, Éditions Mille et une Nuits.
7. DE LA BARRE FRANÇOIS Poullain, 2010, *De l'égalité des deux sexes*, Paris, Michel Fingerhut.
8. DELY Carole, « De la philosophie, et derechef qu'elle fait ma.â.l.e ? » 2008/12, *Sens public*.
9. DERRIDA Jacques, 1967, *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
10. FINK Eugen, 1965, *La philosophie de Nietzsche*, Paris, Minuit.
11. KANE CHEIKH Hamidou, 1961, *L'aventure ambiguë*, Paris, 10/18.
12. KREMER-MARIETTI Angèle, 1999, *L'homme et ses labyrinthes*, Paris, L'Harmattan.
13. LABE Louise, 1986, *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.
14. MALABOU Catherine, 2009, *Changer de différence*, Paris, Galilée.
15. MILL John Stuart, 2005 [1869], *L'asservissement des femmes*, Paris, Payot & Rivages.

16. NIETZSCHE Frédéric, 2006, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion.
17. NIETZSCHE Frédéric, 2004, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Robert Laffont.
18. NIETZSCHE Frédéric, 2001, *L'Antéchrist*, Paris, Gallimard.
19. NIETZSCHE Frédéric, 2000, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, LGF.
20. NIETZSCHE Frédéric, 1982, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard.
21. NIETZSCHE Frédéric, 1981, *La généalogie de la morale*, Paris, Fernand Nathan.
22. SALOME Lou Andréas, 1970, *Frédéric Nietzsche*, Paris, Gordon et Breach.
23. SAVOURET Marie, 1960, *Nietzsche et Du Bois*, Paris, Lettres modernes.
24. SCHIFF Mario, 1910, *La fille d'alliance de Montaigne*, Paris, Honoré Champion.
25. TAMZALI Wassyla, 2009, *Une femme en colère*, s.l, Callimard.
26. WALZER Nicolas, 2010, *Du paganisme à Nietzsche*, Paris, Camion Blanc.
27. WOLLSTONECRAFT Mary, 1976, *Défense des droits de la femme*, Paris, Payot.